

Christophe Delpech

# Le mystère de Birsbach

*Le village disparu*





## Prélude

*En, 1356 alors qu'un tremblement de terre vient de détruire Bâle, un groupe de mercenaires suisses mené par Baptise de Saint-Gall est mandaté par le Vatican pour retrouver un fabuleux trésor pillé aux Romains alors qu'ils traversaient une vallée en direction de Bliesbruck vers l'an 300.*

*D'après une ancienne carte, le trésor serait toujours caché dans un village perdu au cœur d'une forêt maudite du Nord de l'Alsace depuis plus de mille ans. Cette vallée mystérieuse est damnée pour les habitants de la région qui ne la traversent jamais par peur.*

*Pourtant, au milieu de cette vallée du Grünewald qui effraie tous les habitants de la région, une communauté paisible s'est installée depuis environ trois siècles et a bâti en son cœur, une cité fortifiée : le village de Birsbach.*

*Depuis des centaines d'années, les populations successives de ce petit village ont fait preuve de beaucoup d'ingéniosité dans sa construction en développant en*

*secret un réseau souterrain, mais aussi d'autres innovations avancées pour son époque.*

*Arrivés à destination, ces mercenaires font preuve d'une extrême cruauté et d'exactions abominables parmi la population des environs ; les gardes du Duc ne parviennent plus à contrôler complètement la région.*

*Yol, le chef de village de la cité fortifiée de Birsbach va devoir faire preuve de combativité et d'intelligence pour résister à ces pillards sanguinaires venus en grands nombres pour conquérir le trésor disparu... du village perdu.*

*Il s'en suivra une lutte impitoyable qui augure d'un massacre.*

# Chapitre I

## Introduction

En 1356, dans une vallée d'Alsace, à la nuit tombée sous la fraîcheur de l'automne de cette fin d'octobre, un homme à cheval traversait au trot Heyenbach, le bruit des sabots de son cheval claquait sur les pavés et l'écho rebondissait sur les murs de pierre en grès bigarré des maisons du village.

Les fumerolles des cheminées formaient une bruine épaisse qui glissait sur les toits des habitations.

Sous le vent, la fumée se mélangeait aux vapeurs des monticules de fumiers entassés au pied des demeures. Ces amas exhalaient des fumures pestilentielles dans l'air froid et humide de cette fin de journée automnale.

Cette bruine d'exhalaison tourbillonnante embrunissait d'un voile obscur le cavalier dans sa traversée du village lui donnant une allure de chevalier fantôme.

L'homme sur sa monture vêtu d'un pourpoint en cuir doublé de peau de mouton s'appelait Joseph Smeitz, c'était un homme solide âgé de 28 ans, roux aux yeux verts, charpentier de métier.

Joseph était un bon menuisier reconnu de tous dans cette contrée pour ses charpentes.

De retour de la forêt voisine, il avait sélectionné des grumes que les boquillons du village de Birsbach avaient abattues quelques jours auparavant dans les entrailles de la vallée. Il en ferait dans son atelier de charpenterie des poutres pour construire de solides bâtis dont il avait fait sa spécialité professionnelle.

Des chiens aboyaient sur son passage des quatre coins du village sans que l'on puisse les distinguer.

Devant lui, deux hommes sur une charrette attelée par un âne ramenaient des stères de bois coupé en forêt. Il les salua avec son chapeau par politesse et resta quelques instants à leur hauteur pour échanger quelques banalités amicales.

– Salut les gars ! Toujours en vadrouille ! Tout va bien ?

– Bonsoir Jo ! on rapporte un peu de bois que l'on a coupé ! Tu t'arrêtes boire une bière à la taverne ?

– Non ! pas le temps les gars, ce sera pour une autre fois ! Buvez en une à ma santé, dit Joseph.

– Comme tu veux Jo ! Embrasse ta moitié pour nous !

Joseph les distança rapidement et disparu dans l'obscurité se dirigeant vers la sortie du village dans les méandres des chemins de la vallée de l'Eichel pour regagner son habitat à Dyem.

Son cheval de couleur moucheté blanc et gris avait fière allure ; il partageait son élégance à le monter avec une certaine fierté à la manière d'un preux chevalier. Ce jeune destrier, nommé Magnus qu'il avait pu acheter à bon prix par privilège de services rendus au casernement du Duc était un gage de son labeur et de sa réussite.

À l'entrée du village, un forgeron au visage noir de suie, éclairé par la lueur d'un lampion tremblotant le salua d'un geste amical, un gros marteau de forge à la main.

La cloche du village se mit à carillonner paraissant souffler les chandelles disposées aux portes des maisons à chaque tintement. Les carillons résonnaient loin, jusque dans la vallée pour annoncer la fin de journée aux paysans qui travaillaient aux champs des environs du village de Dyem.

Joseph était arrivé sans encombre dans le village fortifié de Dyem à ce moment pile où le tintamarre des cloches commençait.

Dans cette vallée, il ne fallait pas s'attarder trop tard à regagner le village surtout en cette période pré-hivernale où le soleil déclinait plus vite. Dès le crépuscule, il n'était pas si rare de croiser des pillards

ou des brigands dans les environs sans foi, ni loi qui guettaient leurs proies sur les bords des chemins ou en lisière de forêt pour s'adonner à leurs méfaits, et mieux valait ne pas tarder à rejoindre trop tard sa demeure. Pour ces menus fretins, la spécialité consistait à tendre des embuscades sur les bords de chemins pour dépouiller leurs victimes, certains hommes pouvaient y perdre la vie, d'autres devaient leur salut à leur hardiesse.

Joseph s'était tiré plusieurs fois de mauvais traquenards grâce à son arbalète qu'il ne quittait jamais lors de ses déplacements ; Par ailleurs, il pouvait compter sur sa monture puissante qui lui permettait de distancer facilement ses piètres manants.

Arrivé à sa demeure, il mit pied-à-terre, détacha le lièvre sanguinolent qui pendouillait par les pattes accrochées par une lanière en cuir tressée à sa selle, il l'avait chassé au carreau<sup>1</sup> dans un champ l'après-midi même. Cette arme particulière de chasse avait été fabriquée par Josua le maître-arbalétrier du village de Birsbach avec lequel il avait sympathisé depuis son plus jeune âge.

Joseph, alors jeune adolescent braconnait du gibier les dimanches avec d'autres jeunes du village dans la vallée maudite de Grünewald pour braver leur peur.

---

<sup>1</sup> Flèche d'arbalètes

Déjà à l'âge de neuf ans, Il avait été surpris par des boquillons du village de Birsbach, alors qu'il chassait des lièvres dans la vallée avec un arc rudimentaire.

À maintes reprises, il avait sillonné cette vallée avant de sympathiser, puis de s'intégrer à la communauté sans jamais en parler à ses parents. Ceux-ci sont malheureusement décédés tragiquement dans l'incendie de leur maison quand il avait treize ans.

Sans frère, ni sœur, ni autre famille, il avait donc décidé de rejoindre la petite cité fortifiée de son propre gré. Il fut accueilli et élevé dans ce village comme les autres jeunes de Birsbach. Il entreprit un apprentissage de menuisier charpentier jusqu'à ses dix-neuf ans. Devenu Artisan, il quitta Birsbach pour se marier avec une paysanne de Dyem.

Les habitants de Birsbach gardaient pour lui une grande affection. À chaque visite, ils lui réservaient toujours un accueil toujours aussi chaleureux.

Orphelin, il fut le fils de tous et de chacun dans la cité fortifiée de Birsbach.

Ainsi, un jour, Josua le maître-arbalétrier du village avait commandé une charpente pour sa bâtisse à Joseph. À la fin du chantier du montage de la charpente, Josua le rétribua honorablement.

Un petit cérémonial fut organisé par les habitants et Josua profita de l'occasion pour lui offrir amicalement une arbalète ainsi que des flèches à

pointes de cristalium<sup>2</sup> qui faisaient l'un des secrets du village ; il s'agissait d'une arme unique et légère gravée à son nom dont il ne se séparerait plus jamais.

Joseph avait conservé précieusement les traits à pointes de cristalium, sans jamais oser les utiliser malgré la tentation. Il les transportait toujours dans un carquois en cuir fixé le long de sa selle.

Sitôt rentré dans l'enclos derrière la bâtisse, il s'empressa de mettre « Magnus » son cheval à l'abri dans la grange derrière sa bâtisse. Il lui ôta son harnais, puis sa selle qu'il rangea à califourchon sur une poutre transversale de l'enclos.

L'éclairage de la pièce dépendait d'une simple lanterne dont les verres salis ne diffusaient qu'une pâle lueur jaunâtre. Joseph s'en accommodait, il parlait gentiment à Magnus pendant cette tâche de pansage dans un langage que la bête musclée de 1.60 m de hauteur semblait partager avec complicité.

Il lui semblait que l'animal pendant ses soins lui jetait un regard de coin complice que seul Joseph pouvait observer. Il frotta fermement sa monture avec de la paille sèche pour sécher sa transpiration.

Après avoir nettoyé son enclos, Joseph répandit de la paille sèche au sol dispersant avec ses bottes le fourrage. Ensuite, il prépara un mélange d'avoine, d'orge et de foin dans une large auge en bois qu'il

---

<sup>2</sup> Cristal (nom donné à cette matière par les villageois)

avait taillé de ses mains dans son apprentissage à la menuiserie Stork dans une vallée voisine.

Il tira ensuite un seau d'eau fraîche du puits de sa cour qu'il déversa dans cette mixture.

Il retourna reprendre de l'eau pour compléter un baril coupé en deux qui servait d'abreuvoir à Magnus.

Son cheval opinant du chef se mit au festin sans attendre.

Il profita du reste d'eau dans le seau pour nettoyer ses bottes crotteuses avec une brosse en crin de cheval, et acheva cette tâche en graissant le cuir avec du saindoux soigneusement.

Longeant son atelier par la cour arrière de sa bâtisse, Joseph rejoignit Anna son épouse et frappa deux petits coups comme à son habitude, avant de pénétrer dans la maison.

Tenant son lièvre par les oreilles d'une main, sa sacoche en cuir remplie de son outillage sur l'épaule droite tandis qu'il maintenait fermement son arbalète de son autre main, il déambulait gauchement avec son coude pour ouvrir la porte en bois qui résistait un peu à s'ouvrir.

Il se disait chaque jour en grognant qu'il faudrait la raboter, mais ce détail lui échappait ensuite.

À l'intérieur de sa maison, un grand feu crépitait et éclairait d'une douce lumière tamisée la pièce principale. Une ambiance chaleureuse illuminait cette Stub toute décorée de boiseries ciselées.

Une frise de bois en marqueterie représentant les quatre saisons décorait la salle sur les quatre murs de la pièce lui donnant un relief particulier.

Il en avait lui-même travaillé les décorations aux ciseaux à bois pendant des semaines dans son atelier. Malgré quelques imperfections que lui seul connaissait, l'ensemble avait été fait avec goût et un certain talent artistique dans son exécution.

Des étagères en bois tout autour de la pièce soutenaient des pots de couleur en grès de différentes tailles.

Anna, âgée de 20 ans, rayonnante de douceur était son épouse depuis deux ans, c'était une femme aux cheveux longs châtain clair éclairés par des beaux yeux d'un marron envoûtant ; vêtue ce soir d'une longue robe bleue terne et grise, elle embellissait l'harmonie de la pièce avec un sourire naturel complété par ses grands yeux malicieux. Cette jeune femme ronde était d'une beauté gracieuse, Par ailleurs d'une grande douceur qui savait attendrir le grand cœur de Joseph.

Ils s'étaient rencontrés lors d'un chantier de charpente à la ferme des Steiger, avant de nocer plusieurs mois plus tard.

Le repas du soir fumait dans la pièce et distillait de bonnes odeurs dans la salle. Une soupe de légumes au lard mitonnait dans un chaudron fumant sous le foyer de la cheminée. Les effluves parfumaient la stub, à

humer les fumets, Joseph était déjà émoussillé à l'idée de s'attabler.

Anna se rapprocha du feu ; elle se pencha sur le chaudron pour observer le bouillon et en apprécier la cuisson avec une louche en bois. Elle touillait lentement avec délicatesse d'un geste gracieux. Elle goutta le met fumant d'un geste sûr et précis en prenant soin de souffler pour refroidir le breuvage brûlant.

Joseph l'observa quelques instants avant de déposer son gibier sur la grande table en chêne.

- Le repas de demain, dit-il !
- Tu l'as tiré ?
- Oui, dans une prairie à 200 pieds à l'arbalète !
- Bravo Jo, tu es formidable !

Joseph satisfait du compliment entreprit le nettoyage de ses outils comme à son accoutumée en commençant à aiguiser sa hache avec une pierre rouge.

- Anna, comment c'est passé ta journée ? Pas trop de fatigue ? demanda Joseph.

Elle esquissa un regard espiègle avant de lui répondre en se recoiffant légèrement de la main droite pour dégager sa chevelure de son visage.

- Une bonne journée travaillée au champ, mais ça va ! J'ai eu chaud toute la journée ; j'ai une cloque à ma main droite à trop manier la fourche, dit-elle en lui montrant son ampoule percée. Joseph prit délicatement sa main blessée, et marqua d'un petit baiser la petite plaie avant de souffler dessus.

– Ça va mieux maintenant ? lui dit-il.

Elle lui sourit, laissant éclater ses belles dents blanches.

– Le soleil décline vite ces jours-ci, je suis rentrée plutôt pour te faire une bonne soupe avec le lard et le chou que m'a donné Steiger.

– Quelle bonne idée ! Je me régale d'avance...  
À respirer ce fumet, répondit Joseph.

Soudain, quelqu'un vient tambouriner à leur porte donnant sur la ruelle, il se leva de sa chaise pour ouvrir, en conservant machinalement sa hache en main. C'était Stutz, un modeste paysan, pour lequel il avait de la sympathie, qui sûrement venait lui demander un service.

Stutz habitait une ferme isolée en contrebas de l'étang du village en bordure de forêt sur la route dite « du village perdu ».

– Salut Joseph ! Bonsoir Anna ! lança-t-il à la volée ; tu veux me découper en morceaux ! rigola-t-il, en observant la hache qu'il tenait en main.

– Mais non Stutz ! juste te tailler les oreilles en pointe ! rétorqua-t-il en souriant.

Stutz lui frappa amicalement l'épaule.

– Je veux commencer les fondations de mon étable. Jo. Il me faut de l'aide pour la charpente, tu pourrais passer voir pour les mesures ! Quand tu auras le temps bien entendu !

– Joseph acquiesça... Bougre ! Je passerai demain matin pour voir et métrer ton chantier en descendant à Birsbach. Je dois m’y rendre pour finir une charpente.

– D’accord Joseph, je t’attendrai à l’étang en début de matinée, je dois couper du bois pour l’hiver ; Je serai à quelques pas dans la forêt ; tu n’auras qu’à siffler dès que tu seras arrivé à la ferme !

– Si le vent n’est pas trop fort, je devrais t’entendre !

Les deux hommes se saluèrent amicalement par une poignée de main, et Joseph referma la porte. Il reposa soigneusement sa hache dans son étui en cuir qu’il laça d’un nœud avec une cordelette en cuir pour bien le fermer. Il se dirigea ensuite à petits pas silencieusement vers Anna avant de la ceinturer par surprise par-derrière pour déposer sur ses cheveux un doux baiser.

Elle laissa échapper un cri de stupeur complice, car elle l’avait senti venir dans le reflet d’une vitre, mais ce petit jeu l’amusait.

Tirillés par la faim, ils s’entablèrent pour savourer le lard aux choux. Repu de son repas, Joseph regarda par la fenêtre la ruelle pour s’assurer du temps, la nuit était sombre, et un épais brouillard recouvrait désormais toute la ruelle.

Le temps serait sûrement bon demain, jugea-t-il, mais on verra bien !

On pouvait percevoir des aboiements dans le village au loin.

Joseph, fatigué, décida d'aller rejoindre Anna dans le lit, blotti nu contre sa femme, il l'embrassa tendrement sur ses lèvres avant de glisser sa main sous sa tunique de nuit en coton. Elle faisait mine d'être dans un demi-sommeil pour se laisser réveiller sensuellement.

Le matelas fait de copeaux de bois et de fougères dégageait une odeur parfumée sous la couette en plume d'oie bien douillette.

Joseph caressa lentement avec tendresse ses seins jusqu'à ce qu'elle lui cède amoureuxment.

La lueur d'une bougie déjà à moitié consumée dont les coulures débordaient de sa coupelle sur la table de nuit en bois les accompagnait dans leurs ébats. La chandelle semblait dansée au rythme de la passion de leur étreinte.

Les deux amants assouvis sombrèrent dans un doux sommeil.

Dans la nuit, le sommeil de Joseph fut troublé par un lointain hurlement de loups dans la vallée, puis plus tard, il fut réveillé en sursaut par des bruits de talons de bottes dans la ruelle sombre.

Il tenta de suivre la direction des pas en tendant l'oreille. Il crut apercevoir malgré la brume, l'ombre d'un homme avec un capuchon qui sillonnait la ruelle. Celui-ci sembla s'arrêter un instant devant la

petite fenêtre de sa maison comme pour en observer l'intérieur.

Malgré sa torpeur, il se leva sans bruit rapidement pour en avoir le cœur net, or l'ombre disparue trop rapidement sans qu'il puisse la distinguer au travers de la fenêtre.

Encore un ivrogne perdu venu pisser dans la ruelle ! pensa-t-il.

Joseph, nullement inquiet, se rafraîchit d'un verre d'eau avant de se rendormir profondément.

La nuit s'est déroulée sans autre incident, et l'heure du réveil sonnait aux rythmes des cloches qui lui semblaient, ce matin, faire un vacarme nettement plus fort que d'habitude.

Le soleil commençait doucement à se lever, Joseph se préparait pour sa journée en s'habillant maladroitement, forçant sur les manches de sa chemise en coton qui lui parurent trop justes à sa taille ce bon matin.

Pendant ce temps, Anna, revêtue d'une simple tunique blanche en coton, face aux douces flammes de la cheminée lui laissait entrevoir ses formes en transparence du feu qui crépitait de nouveau.

Elle se frottait les mains doucement devant le feu pour se réchauffer, avant de se mettre à l'œuvre en cuisine.

Elle cassa six œufs dans un chaudron beurré, puis y glissa quelques herbes et des morceaux de pain noir ;

ils dévorèrent ce plat avec frénésie et plaisir avec un petit morceau de fromage de chèvre.

– Anna, c'était succulent, tu vas à la ferme aujourd'hui ?

– Oui, je vais aider à la traite et toi ? Répondit Anna.

– Je vais à l'étang voir le chantier de Stutz pour prendre les mesures et ensuite à Birsbach pour finir la charpente de Mathias.

Il l'embrassa et la caressa de sa main droite sous sa tunique jusqu'à la faire jouir une dernière fois avant de la quitter.

Il se couvrit chaudement avant de sortir muni d'un lampion, puis il rejoignit la grange pour préparer sa monture. Magnus, son destrier hennit comme pour le saluer, en entendant l'entrée de Joseph dans la remise obscure. Comme la veille, Joseph se mit à lui parler tout en passant sa main le long de sa crinière.

Il dégagea la paille souillée sous Magnus à la fourche et l'entassa à quelques pas. Il sortirait le fumier en revenant ce soir.

Joseph, accrocha le lampion avec précaution à un crochet.

Il vérifia l'un après l'autre les sabots de sa monture qu'il cura rapidement avec son couteau, son cheval n'aimait pas trop ce nettoyage matinal ; Joseph palpait ainsi son humeur tout en vérifiant l'état des fers. Ce destrier avait bon caractère, pourtant il pouvait parfois

faire preuve d'entêtement voire devenir très brutal jusqu'à ruer.

Joseph en avait pris conscience au fil des mois, et il n'insistait pas dans pareille situation. Il lui brossa avec une étrille longuement son dos et ses flancs avant de lui poser la selle.

Ce matin, il faisait froid, et une moiteur glaciale le prenait au corps malgré sa veste en peau de mouton et sa cape en cuir. Joseph estima que le soleil percerait rapidement la brume, et qu'il ferait beau sans doute.

Un souffle de vapeur se dégageait des narines de son cheval, il faudrait chauffer sa monture sur la première partie du parcours sans la brusquer. Il traversa l'Echeil, au pas, par le pont en bois du centre de la ville avant de quitter la ville fortifiée pour le chemin de l'étang à une lieue de là.

Il constata que le cours d'eau était plus haut que d'habitude, preuve de fortes pluies dans les vallées en amont du village. Le long de sa route, il aperçut une meute de sangliers traverser lentement le chemin sans se soucier le moindre du monde de sa présence.

Il perçut le hululement d'une chouette sûrement cachée dans un vieux pommier au milieu du champ à sa gauche où quelques vaches étaient entrain de paître paisiblement dans une brume qui couvrait au ras du sol le champ.

Arrivé à l'étang, il siffla pour prévenir son ami Stutz de son arrivée comme ils l'avaient prévu ensemble la veille.

Faute de réponse, il contourna le plan d'eau, Joseph siffla de nouveau pour prévenir avant d'apercevoir une fumerolle à quarante pas qui jaillissait des sous-bois.

Joseph ne tarda pas à avoir en retour un sifflement strident de Stutz qui l'avisait de sa présence non loin ; Descendu de cheval, il attacha la bride de sa monture à un jeune chêne. Il rejoignit Stutz qui était entrain de fendre du bois près d'un feu de fagotins sous lequel de bonnes cendres rouges répandaient une agréable chaleur tout autour malgré le froid automnal de cette matinée.

– Ça va ce matin Stutz ? bien dormi ?

– Oui Jo ! Pas de problème, c'est calme par ici ! Sauf quelques moines qui se promènent dans le coin depuis des semaines sinon, je ne vois personne !

– Ah, nous aussi Stutz, j'ai entendu dire que quelques moines avaient trouvé gîtes à Dyem, ils posent beaucoup de questions sur la vallée, paraît-il !

– Ah, c'est ça, ils m'ont demandé la route du moulin il y a quelques jours, je leur ai dit que c'était dangereux de pénétrer la vallée vers le village perdu, cependant ils m'ont répondu que Dieu ne craint pas les mauvais esprits ! Curieux ces types avaient des